

HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE ET ETHNOLOGIE DANS LES PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT

Alain MARLIAC

Archéologue O.R.S.T.O.M.

I. Archéologie et développement

Il semble le plus souvent incongru de rapprocher ces deux mots, l'un évoquant presque irrésistiblement une « science inutile », l'autre des problèmes immédiats, fondamentaux et ardu. C'est en tout cas bien souvent le sentiment éprouvé par les archéologues qui tentent de développer leur efficacité en sollicitant l'appui soit des gouvernements, soit des institutions de recherche nationales et internationales.

Si la majorité des archéologues comprennent les problèmes difficiles et prioritaires auxquels les jeunes nations sont confrontées, beaucoup, cependant, ressentent combien les résultats de leur recherche pourraient — en plus de l'apport qu'ils constituent dans le domaine fondamental — répondre aux besoins légitimes d'une histoire nationale.

Celle-ci s'est affirmée au fur et à mesure de la décolonisation, d'abord par l'analyse critique des descriptions et synthèses coloniales dans la mesure où celles-ci étaient développées comme calques des histoires européennes pour la méthode, et comme reflets des rapports de domination aujourd'hui contestés.

Nous ne discuterons pas ici le thème de cette critique, à la fois idéologique et scientifique. Elle nous paraît en effet refléter — dans son ensemble au xx^e siècle — ce que l'Histoire a montré à maintes reprises : un groupe dominé reprend comme arme à son compte ce que le groupe dominateur apporte de plus avancé dans certains domaines de la pensée, de la technique, de la théorie ou de la pratique politique.

Il nous paraît plus bénéfique pour les jeunes nations auxquelles nous pensons, et en nous fondant sur notre propre expérience, de définir plus pratiquement comment fonder le mieux possible les

histoires de ces différents pays à l'aide des méthodes archéologiques. De fait, il nous semble que malgré un premier effort épistémologique qui a conduit à prendre en compte, d'un point de vue historique, un matériau nouveau qui se présentait seul ou presque : la tradition orale; l'histoire de ces pays se doit, sous peine d'essoufflement rapide, de développer un nouvel effort sur d'autres matériaux que traditionnellement on abandonne à l'Archéologie ou plus exactement d'intégrer l'Archéologie aux recherches historiques.

Pour les régions qui nous concernent, particulièrement d'Afrique tropicale, dès que l'histoire recherche une certaine profondeur dans le temps, elle bute d'abord sur le manque de matériaux écrits. Ceci est connu. Il est clair que l'Histoire qui concerne vraiment l'Afrique tropicale — sans minimiser l'importance que peuvent éventuellement avoir des recherches sur le Paléolithique — est celle des derniers millénaires durant lesquels le Néolithique s'installe, suivi de l'Age de Fer et des premières urbanisations. Cette période est à peine entamée par l'histoire écrite et à peine plus par les constructions extraites de la tradition orale... Plus grave, à notre avis, est l'obstacle que constitue l'utilisation des termes de peuple ou nation (que l'Histoire s'appuie sur des textes ou sur la tradition orale).

Ces termes — sans vouloir entrer dans les problèmes de leur définition — peuvent en effet être pris comme significatifs d'un équilibre (à un moment donné sur un territoire donné), entre un faisceau de traits anthropologiques, techniques, culturels et politiques. La coalescence en une entité politique de ces faisceaux étalés dans le temps et l'espace peut être considérée comme la ou les conditions d'existence d'un peuple ou d'une nation, et même au-delà, d'un État (LEROI-GOURHAN, 1945 : 324).

De prime abord, donc, les termes de nation et a *fortiori* d'État connotant plus ou moins une armature politique rigide nous semblent moins utilisables face aux réalités auxquelles nous avons le plus souvent affaire que celui d'ethnie moins restrictif et dépassant des réalités politiques plus ou moins fluctuantes et accidentelles (1).

Le terme d'ethnie, cependant, délimite aussi la fusion plus ou moins longue de traits anthropologiques, techno-économiques, linguistiques et culturels sur un territoire donné.

La recherche historique sur les ethnies en tant que telles aboutit en effet à des résultats semblables à ceux de l'Histoire des nations ou états : elle se dilue en une histoire des composants de l'ethnie dont l'existence actuelle semble reposer presque seule sur l'affirmation d'appartenance sur une sorte de consensus politique s'appuyant sur la langue, la religion, la puissance du groupe ou sa résistance (TARDITS, 1973).

Étudiant l'histoire de 3 ethnies différentes, mais voisines du Mayo Danaye (Cameroun), et soulignant comme ses collègues (TARDITS, 1973) la difficulté d'utiliser les noms de peuples, I. de GARINE (1973) aboutit à poser dans le passé un « continuum Mousgoum - Moulou - Massa ». Dans ce cas précis, l'étude des composants des ethnies actuelles conduit à envisager un « état indifférencié » ou la caractéristique de chaque ethnie actuelle disparaît. Que ceci soit une hypothèse n'enlève rien à la constatation qu'en tant qu'entité ethnique les Massa, les Mousgoum ou les Moulou n'existent plus à quelques siècles dans le passé.

Cette fusion plus ou moins éphémère recouvre des domaines particuliers, évoluant à leurs cadences, et plus ou moins liés selon que le modèle théorique explicatif accepte un déterminisme plus ou moins étroit, matérialiste ou non. On peut sans entrer dans les discussions sociologiques au sujet de l'interaction des infrastructures avec les superstructures admettre néanmoins que le stock des outils ou des techniques, la langue par exemple, évoluent chacun dans leur direction à leur propre vitesse même si l'un agit sur l'autre et même si à longue échéance l'un prime sur l'autre.

Ceci admis, on conçoit qu'il est légitime d'utiliser des termes ethnie, peuple, nation au temps présent ou subactuel.

Il s'agit alors de constater par enquête, l'existence de cette coalescence dont nous parlions. Nous ne considérons pas le problème de la réalité de cette existence (découpage arbitraire soit pas l'observateur, soit par les membres du groupe envisagé).

On opère alors dans la dimension synchronique pour définir les constituants de cette réalité nommée, les modes d'association de ces constituants et leur degré de cohésion. La sociologie prend alors en compte l'analyse des différents types et stades d'organisation qu'elle place dans le temps et l'espace et dont elle essaie de découvrir le dynamisme.

La recherche historique peut choisir de décrire l'histoire du groupe réel dont elle possède une définition au plan présent qu'il s'agisse d'un état, d'une nation ou d'une ethnie. Cette orientation tout à fait légitime l'oblige à évoluer dans la dimension diachronique avec des termes pertinents au plan synchronique : ethnie, peuple ou nation. En fait, très rapidement, elle sera obligée de prendre en compte — pour arriver à une explication — les constituants de ce groupement et leurs modes d'association. On peut se demander alors ce qu'il reste de vrai dans le nom du peuple choisi au départ. Par exemple, sous la dénomination « foubé » qui traverse un millénaire, ne regroupe-t-on pas indûment des réalités variées dont le seul lien est peut-être la conscience d'appartenance, la mémoire ethnique des individus qui disent s'y rattacher ?

Examiner le problème de la fulbisation actuelle des « Habé » du Cameroun du Nord (*in* TARDITS G. dir, 1973) permet de comprendre à la fois le flou de la dénomination et sa force psycho-sociale (MARLIAC, 1977).

Tracer l'histoire d'un « peuple » c'est admettre la continuité d'une réalité *politique* ou admettre cette réalité comme un en-soi dont les avatars historiques ne concernent que la surface.

Ceci rappelle les reconstructions effectuées pour l'Europe médiévale où les « Francs » apparus à la lisière du monde romain au III^e (que représente ce ou ces groupes ?), franchissent le limes abandonné (qui ?), après s'être enrôlés pendant le IV^e dans les armées de l'Empire, s'installent lentement (quel nombre ? où ? comment ?), au V^e siècle francisent les populations elles-mêmes romanisées (comment ?) englobent ou repoussent d'autres germains (Clovis au VI^e siècle) se christianisent, se romanisent (depuis quand ? comment ?), érigent un royaume (Mérovingiens), perdent leur langue, etc. et sont toujours des « Francs » (MUSSET, 1965).

Il conviendrait donc de mettre de côté pour toute recherche historique un peu « profonde » des dénominations plutôt politiques car soit leur histoire s'arrête vite soit elle se dilue en une histoire de leurs traits constitutifs.

Ceux-ci, en effet, sont la réalité profonde de l'Histoire : qu'ils relèvent de l'anthropologie physi-

(1) Celui de peuple, en revanche, comporte tant de dérivations que nous préférierions l'exclure complètement.

que, de la technologie, de l'économie, la démographie, la linguistique ou de la culture. Leur évolution dans le temps comme dans l'espace relève d'une dynamique partiellement autonome ou que l'on peut pour la commodité envisager comme telle dans une première approche et pour certaines familles de traits.

Parmi ces familles, nous en considérons une communément appelée : la culture matérielle (objets et structures), car elle est formée à travers le temps de séries très longues, couvrant parfois des millénaires : les objets mobiliers utilisés ou modifiés.

Ces séries encore souvent plongées dans le présent constituent le plus souvent, pour l'Archéologie, le seul document : pierres taillées ou polies, objets de métal. Elles autorisent, en Archéologie, la définition de cultures, phases culturelles, régions culturelles pour un premier temps et parfois selon leur état et la finesse des analyses et des fouilles, des déductions écologico-économiques de valeur.

Ce qui nous intéresse ici c'est que seules ces séries, par un examen identique de leurs parties présentes et passées, permettent de raccorder certains composants actuels d'une ethnie aux composants d'une ethnie disparue. Elles permettent seules, aussi, parce que constituées d'unités comparables, de tenter des comparaisons d'ordre synchronique et des hypothèses raisonnables sur la filiation, l'emprunt, la diffusion entre divers groupes humains disparus et actuels.

En conséquence, aborder l'Histoire des ethnies ou peuples de l'Afrique tropicale requiert, pour peu qu'on veuille y acquérir une suffisante profondeur temporelle, la collecte, l'inventaire et l'étude de tous les traits de la culture matérielle encore saisissable.

Ce travail ne peut d'ailleurs qu'approfondir la connaissance en permettant un retour et une meilleure compréhension des termes que l'Histoire utilise dans le domaine politique : les noms de peuples ou de nations. En effet, montrer — dans le meilleur des cas — comment et où s'est constitué tel ou tel groupe dont l'identité, au moins ethnique, est une réalité vérifiée, c'est comprendre parfois comment et pourquoi ce groupe vit et se perpétue dans son être ethnique et parfois politique.

II. Propositions

Qu'on nous permette de suggérer ici ce qui, après quelques années de terrain en R.U. du Cameroun, nous paraît réalisable en fonction de l'orientation méthodologique exposée ci-dessus, des moyens à mettre en œuvre et des prospections déjà effectuée (MARLIAC, 1977 et 1978).

A. L'enseignement de l'Archéologie préhistorique est la base de tout approfondissement des recherches historiques si on le relie aux organismes de recherche et à un réseau de musées provinciaux et nationaux.

Cet enseignement devrait — mis à part les méthodes et techniques propres à la discipline — participer aux enseignements de l'Ethnologie pour la formation théorique et méthodologique, afin d'infléchir l'orientation des ethnologues en formation vers les domaines de la culture matérielle.

Tout comme la tradition orale, les documents matériels soit disparaissent avec le temps, soit deviennent des objets hors-contexte où l'information est très réduite. Il conviendrait donc que les ethnologues tendent à recueillir ces témoins dans les meilleures conditions théoriques et méthodologiques possibles. Les organismes de recherches concernés ont à cet égard une position charnière puisque instigateurs et coordinateurs des programmes, ils supervisent les deux faces de telles enquêtes : le travail sur le terrain, et la protection et l'étude (muséographie et laboratoires).

B. Dans l'optique développée ci-dessus, il est par conséquent important que les pays concernés se dotent d'orientations théoriques et techniques nécessaires.

1° THÉORIQUES :

(a) — *en privilégiant la constitution d'inventaires de la culture matérielle actuelle et des traditions orales*, inventaires d'abord régionaux puis inter-régionaux, et en les privilégiant par rapport aux essais théoriques « engagés » toujours partiels et orientés, inutilisables puisque n'apportant aucun matériau immédiatement réutilisable (complet, correctement collecté, accessible ou reproductible);

(b) — *en associant ces recherches à des équipes pluridisciplinaires orientées vers l'écologie des peuples* qu'ils soient actuels ou disparus, afin que les données soient accumulées par rapport à leur contexte physique naturel;

(c) — *en modifiant par conséquent l'approche des cultures actuelles* envisagées dès lors en priorité par leurs traits matériels mais aussi de leur rapport au milieu technique et au milieu physique, ce qui entraîne la mise en œuvre de méthodes de collecte et d'analyses liées à des techniques spécifiques (Ethno-Archéologie, Archéométrie, Pédologie, Géochimie, Géographie...).

2° TECHNIQUES : qui découlent du schéma d'approche proposé jusqu'ici.

(a) — *inventaires fichés des objets et structures selon un code unifié*, inventaires suffisamment représen-

tatifs pour permettre la comparaison et la déduction, l'approfondissement des connaissances et le test des hypothèses (fiches descriptives, photos, répertoires);

(b) — *inventaires disponibles, classés et reproductibles* en rapport direct avec des collections répertoriées dans les musées à venir contenant outre la morphologie, mais aussi des résultats analytiques physico-chimiques;

(c) — *exploitation cartographique des inventaires* suffisamment rapides pour orienter de nouvelles recherches, préciser les hypothèses et préciser le lien Homme - Milieu;

(d) — ceci implique que les inventaires archéologiques et ethnologiques soient de même nature quant aux séries à comparer;

(e) — *effort prioritaire sur l'affinement des méthodes d'enquête*, de codage et d'exploitation des données et effort prioritaire sur l'utilisation des sciences exactes.

C. Dans l'ensemble, au terme de quelques années de prospection, le Cameroun se révèle riche en sites

archéologiques. Le souci qui fut le nôtre d'aborder la partie Nord du pays avec l'esprit le plus ouvert a certes consommé beaucoup de temps mais a pu aboutir assez rapidement à choisir un thème Néolithique - Age du Fer (MARLIAC, 1978) qui répond à la triple exigence :

— d'être bien représenté et localisé (cartographie en cours);

— d'être pertinent au regard de l'Histoire du Nord de ce pays;

— d'être — dans la mesure des moyens qui nous seront alloués — rentable dans un temps raisonnable.

De plus, ce programme, déjà entamé (fouilles de Maroua, fouilles de Salak, prospection par campagnes et photos aériennes) intègre les différentes recherches effectuées au Cameroun par d'autres équipes.

Nous avons conscience ainsi de répondre à l'attente des pays qui font appel à nous et d'apporter à la fois des résultats prospectifs utilisables (MARLIAC 1975, 1977, 1978) et des connaissances nouvelles.

Manuscrit déposé au Service des Publications de l'O.R.S.T.O.M. le 21 juillet 1978.

BIBLIOGRAPHIE

- DE GARINE (I.), 1973. — L'Histoire du Mayo Danaye. In Tardits G. (dir), 1973.
- LEROI-GOURHAN (A.), 1945. — Milieu et techniques. Chapitre VIII. A. Michel. éd. Paris.
- MARLIAC (A.), 1977. — Recherches sur les pétroglyphes de Bidzar au Cameroun septentrional. Travaux et Documents de l'O.R.S.T.O.M., chap. IV, 2 (*à paraître*).
- MARLIAC (A.), 1977. — Archéologie et Histoire au Cameroun. *Archeologia*, 16 p., 3 cart. (*à paraître*).

- MARLIAC (A.), 1978. — Contribution à la prospection préhistorique et protohistorique du Cameroun : catalogue et thèmes (en préparation).
- MARLIAC (A.), 1978. — Prospection des sites postnéolithiques au Diamaré (Cameroun septentrional) (*ce numéro* : 333-351).
- MUSSET (L.), 1965. — Les Invasions : les vagues germaniques. N^{11e} Clio. P.U.F. Paris.
- TARDITS (G.) (dir), 1973. — Contribution de l'Ethnologie à l'Histoire des civilisations du Cameroun. Colloque Intern. C.N.R.S. (*sous presse*).